

C'est un mardi, la lumière d'un jour ensoleillé filtre à travers les rideaux clairs, nous sommes amicalement face à face et notre entretien commence par un long silence d'inspiration.

Dialogue entre Abbi Patrix et Nathaël Moreau



Abbi Patrix

fait partie des PIONNIERS DU RENOUVEAU DU CONTE en France et à l'étranger. Il a inventé une théâtralité du conteur, utilisant le mouvement et la danse, et travaillant sur scène avec des musiciens et des plasticiens. En 1980, il crée la première compagnie de conteurs, la Compagnie du Cercle, aujourd'hui implantée à la Maison du Conte de Chevilly-Larue. Chercheur né, il puise son inspiration dans des matériaux très divers pour ses créations : l'épopée indienne du Pachatantra pour "La Guerre des Corbeaux et des Hiboux" (1990), des contes traditionnels africains et des textes de Blaise Cendrars pour "Possible - Impossible" (1991), une version originale de l'épopée sumérienne "Gilgamesh" pour "Les Morts du héros" (1997), un mélange d'histoires personnelles et de contes traditionnels du monde entier pour son spectacle "Au bout du monde" (2002), un conte merveilleux norvégien pour "Le Compagnon" (1995 et 2005). Abbi Patrix ose également les rencontres et les croisements de paroles artistiques : il mêle des conteurs et des musiciens du Québec, de Louisiane, du Bénin et du Sénégal dans le spectacle "Mots croisés, mondes croisés" (1998), des acteurs et des conteurs dans "Peer Gynt" (1999). Dans "Parole" (2000), histoire d'une rencontre entre la main, la bouche et le pied, il dialogue avec une chorégraphe et un comédien sourd. Dans le cadre du projet "Éclats d'histoires" (2001), à la tête d'équipes de conteurs-collecteurs, il explore les villes, recueille les histoires auprès des habitants et fait le pari que les récits de vie contemporains peuvent trouver leur place aux côtés des mythes, contes, légendes et épopées. Il est aujourd'hui co-directeur de la Maison du Conte. Il y anime le Labo, un vivier de conteurs qui sont déjà la parole de demain, et met en place une dynamique artistique novatrice entre l'individuel et le collectif.

Nathaël Moreau : Comment est né le projet du Labo ?

Abbi Patrix : J'ai retrouvé la première trace de ce projet dans un des bulletins édités par la Compagnie du Cercle, elle a déjà plus de dix ans. Deux mots intéressants surgissaient de ce texte : "chantier" et "laboratoire". Au moment où la Compagnie du Cercle me servait déjà de relais, de structure de recherche, de lieu de travail en collectif, de travail de transmission, le projet artistique prenait toujours le pas sur la partie chantier et laboratoire. J'ai toujours souffert du fait que, dans le processus de création, dès le moment où un objectif était fixé, on passait de l'état de recherche, de questionnement ouvert, de possibilité de transformation, d'évolution, de l'état de chantier à celui de production où l'on doit créer du résultat. Avant même que le résultat n'existe, le processus est déjà en partie fermé.

N.M. : Quand l'objectif de création est fixé, le processus de recherche entre dans une fonction utilitaire ?

A.P. : Dans des structures comme les nôtres, où l'on vit du produit de notre créativité, on est vite pris dans un engrenage plus fort que nous.

“ Le Labo n'est plus un lieu d'apprentissage mais un lieu pour être. On n'y apprend pas seulement à conter mais à être. C'est un travail très homéopathique. C'est en y allant couche après couche, en mettant le doigt ici puis on y revient d'une autre manière une autre fois et ça se fait tout seul en nous. C'est une alchimie. Le four de l'alchimiste s'appelle l'athanor, c'est un four en alliage spécial qui permettait la conversion du plomb en or. Le Labo est un athanor d'alchimiste. Il permet la transmutation de quelque chose de dense, de lourd en quelque chose de merveilleux et de rare. ”

Jacques Combe

On est dépassé par l'utilitaire, à l'image de notre société qui produit des objets d'abord imaginés comme utilitaires, en réalité sans aucun intérêt, pour entretenir le processus de consommation. Le monde artistique du spectacle vivant est vite dépendant de ces mêmes processus. Le moment de la création est conditionné par l'échéance de la représentation. Et quand la création est montrée, partagée avec le public, elle est d'emblée jugée. Qu'elle soit assassinée ou encensée, il ne faut plus rien y changer.

Tout mon travail a consisté à chercher par quel moyen je pouvais rester vivant à l'intérieur d'une forme que m'imposaient la société, la culture, le monde ; à chercher quelle traverse je pouvais emprunter pour ne pas être pris dans cette mécanique de la production de spectacles.

N.M. : C'est une des fonctions de l'artiste que de déranger, de bousculer, d'interroger les personnes et les systèmes.

A.P. : Oui, de déranger ce qui est établi. La fonction profonde de l'artiste, c'est le bancal, c'est de se questionner, de déstabiliser le regard et de ne pas être dans le consensuel, dans le droit-fil de ce qu'est la société et de ce qu'elle propose. C'est pour cela que j'ai toujours pensé que le conteur pouvait être extrêmement subversif, terriblement politique, car il ne peut pas être quelqu'un qui endort avec ses histoires. J'ai toujours senti que cette merveilleuse possibilité de raconter des histoires était à double tranchant : ce peut être la discipline la plus ennuyeuse, la plus soporifique du monde, celle qui rassure tout le monde avec de jolies histoires. La société pousse dans cette direction. Elle a tendance à ordonner des actions artistiques rassurantes dans un monde difficile, en chaos, où l'identité est en question. Elle va nous pousser à faire du lien social, à retrouver des identités, rassurer, lisser, polir... C'est le contraire même qui m'anime.

N.M. : Pour toi, le conteur se doit d'être subversif ?

A.P. : Raconter une histoire, c'est agiter quelque chose, non pas en tension, mais en questionnements, en points de vue. C'est décaler, sortir du mouvement habituel routinier pour regarder d'une autre manière, à travers une histoire, comment nous fonctionnons, comment nous pensons, comment nous agissons. C'est éveiller celui qui écoute à lui-même. Chacun s'identifie au scénario, se questionne, regarde son monde, sa vie. Il va être déstabilisé et donc rester vivant. Le Labo est né de ce questionnement : comment peut-on continuer à chercher la voie des conteurs, la voie du conte aujourd'hui dans le monde actuel sans que ça devienne une discipline soporifique, tranquillisante, rassurante ? Le Labo est un endroit où l'on peut chercher entre nous, transmettre ce goût pour une parole et un travail artistiques. Cela ne peut exister qu'avec des individus qui vont chercher dans cette direction. Ils ne vont pas prioritairement venir pour apprendre à raconter des histoires, apprendre des techniques, des recettes, mais pour apprendre à être.

“ Au Labo, l'étonnant c'est que l'on travaille avec des gens que l'on n'a pas choisis, et c'est très bien comme ça. C'est une manière de se frotter aux autres plus radicale. Ce qui est intéressant, c'est le multiple. Ce sont des allées et retours constants entre l'autre, avec qui il faut être, qui nous remet en cause, et nous-mêmes, parce que le travail qui se fait ici respecte complètement la matière apportée par chacun. Pas de formatage ! Il y a un grand respect de la voie de chacun. Tout apprentissage du conte quel qu'il soit n'est pas l'apprentissage d'une méthode ou d'une manière de faire mais c'est la découverte de quelque chose par soi-même, de quelque chose d'interne. La définition du conteur, c'est qu'il est à chaque fois auteur de sa propre version, libre dans ses actes. Apprendre à conter, c'est apprendre à être libre. Pour moi, pas de différence entre le contenu du travail au Labo et la sociabilité qu'il permet. Nous avons travaillé la sincérité. Si le conteur improvise, c'est qu'il se met en cause à l'épreuve de l'Autre : ici, les autres, les amis du Labo. Quand il arrive à être sincère, non pas figure de conteur, il est faillible, sur la brèche : il ne prouve pas, il est là, sur terre ou sur scène. Nous sommes funambules ? Le Labo fournit juste un fil. Rien attendre de plus, ne rien espérer. Alors, le plaisir... ”

Christian Tardif

“

D'abord, ce qui transforme, c'est d'être en groupe. Ce qui n'est pas banal pour une pratique solitaire comme le conte. Ça fait bouger énormément. Parce que ce n'est pas parce qu'on tente de s'ouvrir tant qu'on peut à notre public qu'on arrive à s'ouvrir au partage, non seulement d'une scène, mais aussi de la vie en soi avec nos compatriotes artistes.

Le Labo rime avec colo. Une colonie de latences : non seulement d'univers singuliers qui se cherchent encore, de talents en herbe déjà bien enracinés, de corps en mouvements qui s'enrichissent l'un l'autre, mais aussi d'egos divers et donc compliqués. Le Labo, c'est un tas d'humains qui se mettent tellement à nu qu'ils ne savent parfois plus où se trouve leur sincérité (et c'est ça qui devient intéressant), qu'ils remplissent les fossettes des autres de leurs larmes et qu'ils se gorgent de leurs rires comme des vases communicants (d'histoires ?). C'est un moment de vacances pour les bagages tout faits et bien pliés de nos caboches particulières. On se doit de les déposer. Pour expérimenter. Moi, je sens une ouverture plus grande dans mon corps, ma voix, ma disponibilité. Une brèche dans mes certitudes de choix et un renforcement dans ma confiance en moi. À cette étape du Labo, je ne suis plus vraiment sûre de la direction vers laquelle je me dirige. Mais j'ai envie d'expérimenter d'autres chemins, disciplines, collaborations... Fort déstabilisant. Mais c'est ça qui est intéressant, non ? Le travail de conteur reste selon moi, la plupart du temps, un métier au singulier. Mais la pluralité nous ouvre à d'autres possibles singuliers. ”

Mélancolie Motte

Le Labo doit les aider à se développer en tant qu'artistes. Toutes ces parties de soi qui ne sont pas développées peuvent tout à coup dans le Labo être révélées, se découvrir, s'épanouir, être vues. Elles ne sont pas forcément utiles à ce moment-là, mais peut-être dans dix ans, dans quinze ans. En tout cas, elles sont vues et questionnées dans l'instant de leur manifestation au cœur du Labo. Après, il faut laisser le temps de la croissance, du développement. La clé du Labo c'est vraiment : comment agir sans être l'esclave de l'action ? Comment trouver un mode de fonctionnement qui permette vraiment de chercher tout en sachant que, parallèlement, on doit trouver des conditions de visibilité de ce qui se fait, des conditions de création, d'accompagnement, de soutien à la création artistique ?

N.M. : Dès les premières réflexions que nous avons menées ensemble autour du projet du Labo, je n'ai pu m'empêcher de faire un lien avec une expérience que j'ai en partie partagée qui fut celle du Théâtre Laboratoire de Wrocław, de Jerzy Grotowski dans les années soixante-dix et suivantes. Je fais volontairement référence à Jerzy Grotowski parce qu'il a été un chercheur remarquable. Son questionnement, il y a plus de trente ans, sur l'art de l'acteur me semble rejoindre ta démarche. Un des présupposés de Grotowski était qu'après l'élimination de différents facteurs au théâtre, comme la littérature, le texte, les artifices techniques, les décors, ce qui restait c'était le contact vivant entre l'acteur et le spectateur. La quintessence de cet art était dans cette relation entre des humains. Le conteur s'inscrit dans cette relation vivante de fait. Est-ce là une source d'exploration du Labo ?

A.P. : Ce qui était frappant à l'époque quand on a vu évoluer le travail de Grotowski, et j'ai pu participer moi-même à quelques expériences, c'est que l'on sentait bien que le chemin de recherche quittait la question de la représentation théâtrale pour ne s'intéresser qu'à l'individu. Il n'y avait plus de théâtre. La question des formes théâtrales était transcendée pour questionner la vie elle-même et l'individu lui-même. La part sacrée, mystérieuse de l'intérieur de l'être rejoignait alors la part extérieure et l'on n'était plus dans une recherche artistique, spectaculaire mais dans une recherche plus spirituelle, une recherche de l'être révélé à lui-même. Il n'y avait plus qu'une question : des êtres se rencontrent, qu'ont-ils à vivre, quelle est la question de l'intensité de cette relation ? L'intensité était une question essentielle, du moins dans ce que j'ai pu vivre moi dans ce travail. Incarner la vie, la nature, la relation, transcender la relation par l'expérience, non pas manifester mais être. Ce qui est intéressant, c'est de voir qu'aujourd'hui on retient de Grotowski moins son travail théâtral et davantage son travail de recherche fondamentale.

“

J'analyse au ralenti les paramètres qui entrent en jeu au moment où je me lance dans la relation avec un public : travail sur les images et la structure sur laquelle elles reposent, résonances dans mon corps, état, énergie... J'ai réalisé que la question de la sincérité, de l'engagement, (donc celle du choix de l'histoire) était essentielle. Quand je n'ai plus de doute sur la force de ce que j'ai à dire, ça tombe en place naturellement.

Le Labo me permet aussi de voir plus large : un travail en duo ouvre plus de portes dans mon imaginaire, aux liens possibles entre deux univers. Même seule, je retrouve cette liberté. ”

Caroline Sire

“

Je viens du théâtre, j'étais habitué à travailler en troupe. Quand je me suis intéressé au conte, j'ai rencontré de très belles personnes, mais assez isolées. Alors quand le Labo s'est monté, j'ai foncé. J'y ai enfin trouvé une équipe, un collectif de voix singulières. Chacun se bouscule et ça me fait avancer. On se donne envie de chercher, de raconter différemment. Les expérimentations dynamisent mon travail, me donnent envie de découvrir à chaque fois des univers, des histoires. Comment partager la parole, mettre plusieurs voix au service d'un même récit ? Ce n'est pas toujours évident de confronter ses désirs, on a tous de fortes personnalités, pas les mêmes recherches, on n'est pas d'accord, on s'agace, mais c'est sûrement nos différences qui sont la richesse. Avant, je contais peu, je ne savais pas trop comment mêler mes envies théâtrales aux réalités du conte, les formes au fond. Au Labo, j'ai expérimenté, on a testé, des chemins se sont ouverts et continuent de s'ouvrir. Avant je n'étais pas conteur. Aujourd'hui je ne le suis peut-être toujours pas, mais quand même je raconte. ”

Olivier Letellier

N.M. : Quand je vois les conteurs qui évoluent au Labo, quand je suis invité à participer à leur travail, je retrouve avec émotion une énergie de ce courant initié par Grotowski. Il y a le conteur et, j'ai envie de dire, avant lui, l'histoire qu'il a choisie (ou le contraire, l'histoire qui a choisi son conteur) et le spectateur. On est simplement dans ce que Grotowski appelait le théâtre pauvre, c'est-à-dire débarrassé de tout artifice, de toute technicité extérieure. On a « l'acteur dénudé dans un théâtre pauvre » selon son expression. L'art du conteur, tel que tu le portes, va pour moi dans cette direction. Un être incarne une histoire, la transcende par son jeu, sa parole, sa présence, sa concentration, son intention – et nous savons combien l'intention est une clé – et il entre en relation, il propose une mise en commun avec le spectateur.

A.P. : Contrairement à Jerzy Grotowski ou Peter Brook, pour ne citer que ces deux-là, le travail part d'un choix artistique des gens du Labo, celui d'être eux-mêmes conteurs, et non pas du choix de l'acteur.

Le conteur, comme je le comprends, n'a pas de rôle à jouer, dans le sens théâtral du terme. C'est lui et lui seul, qui raconte des histoires. Dès lors, on peut retirer toute la question de la représentation. En retirant tous les artifices de la représentation, on voit à quel point l'intérieur de l'individu, sa présence, son intention d'être racontant doivent être développés, incarnés, cherchés, révélés. Il n'y a plus que ça ! Il y a l'histoire qui est là, avant, et le conteur ou la conteuse qui entre dans l'expérience de la transmission en rendant l'histoire vivante pour ceux qui vont l'écouter. Comment la seule intensité de la relation qui est amorcée par le conteur peut-elle être relayée par le public ? Si elle ne l'est pas, ça ne peut pas fonctionner. On ne changera pas de niveau ! Le conteur doit non seulement incarner cette histoire, qui elle-même est puissante, puisqu'elle dépasse l'individu, qu'elle exprime quelque chose du monde, de l'archétype de l'humanité, plus grand que l'individu, mais en plus, il doit être plus grand que lui-même. Pour cela, il doit réussir à prendre, éveiller, animer et transformer l'énergie de ceux qui écoutent.

Il le fait pour que, tout à coup, cet ensemble-là soit plus grand que la communauté présente. On est sans arrêt devant la nécessité de changement de niveau. Cela demande une grande implication et pose la question des mots que l'on utilise sur les techniques du conteur, sur l'humilité, sur le fait d'être derrière l'histoire. Être au service d'une histoire, ce n'est pas obligatoirement ne pas exister ! C'est la fréquenter dans tous ses aspects, la connaître, la chercher, être à même de l'animer, avec ses propres forces et celles qu'on va puiser ailleurs. Ce n'est pas du théâtre. Les conteurs ont du mal avec la question de la représentation et avec les idées préconçues qui relèvent du domaine de l'acteur ou du conteur.

N.M. : Conter n'est pas du théâtre. Cependant la finalité, c'est la représentation. Un conteur sans personne pour l'écouter n'existe pas. C'est le propre de l'art vivant qui ne peut se passer de la rencontre. Le conteur peut se servir des lieux de représentation que sont les théâtres parce que ce sont de bons lieux ?

A.P. : Il est une réalité que connaît mal le milieu du théâtre, mais que celui des conteurs connaît très bien : c'est bien le théâtre pauvre ! On le vit au quotidien, quand on raconte dans une salle de classe, dans une bibliothèque, dans un jardin, une maison de quartier. Notre travail à nous est plutôt de rendre riche la pauvreté qu'on nous propose. On vit à l'envers le processus qu'ont exploré nos prédécesseurs.

N.M. : Je reviens à cette question du Labo. Tu fais intervenir dans le Labo des personnalités de différents courants et de différentes disciplines artistiques, scientifiques, universitaires. Je pense à cette phrase entendue de la bouche de Haim Isaacs, spécialiste du chant et de la voix, quand il faisait faire aux "laborantins" des exercices exploratoires des résonateurs vocaux.

Il a dit à l'un d'eux : « Tu n'es pas obligé d'être intéressant, tu peux être ennuyeux, "boring" si tu veux. » J'ai imaginé cela comme un symbole du Labo. Un endroit protégé dans lequel ceux qui cherchent ne sont pas obligés d'être intéressants. Ils ne sont pas contraints à la performance mais plutôt invités à l'exploration y compris celle de l'ennui. Est-ce ton idée du Labo ?

A.P. : L'exemple est bien choisi. Celui ou celle qui cherche a deux modes d'entrée. Soit il cherche dans des zones qu'il ne connaît pas ou qu'il explore rarement. Quand il va les trouver, il va être perdu, désespéré, il aura peu de moyens pour faire face. Il y a une sincérité dans ce moment de recherche. Il y a tout à coup la possibilité d'aller explorer en soi des zones cachées, des relations nouvelles, et d'être soi-même étonné par ce qui apparaît. Alors on peut être ennuyeux, on peut chercher sans réussir à faire quelque chose qui intéresse l'extérieur. L'autre mode d'entrée, c'est de chercher là où il sait qu'il sait. C'est une question de choix et de concentration avant toute tentative. Où vais-je me placer et comment je vais me placer dans l'expérience ? Dès que quelqu'un entre dans la volonté de manifester quelque chose, il est dans ce qu'il sait. À ce moment-là, il n'est pas "boring" (ennuyeux), il est doué, capable de faire quelque chose. Il n'est pas dans le Labo. Il est dans la préparation d'un spectacle, dans l'amélioration de ce qu'il sait faire. C'est là que réside le risque du Labo. Comment faire que petit à petit ces deux mondes, celui de la recherche et celui de l'expression, ne soient plus si divisés mais qu'à force d'alimenter ces deux courants en soi, on arrive à ce que ça circule et que l'on puisse chercher tout en faisant. Rester animé et vigilant dans des formes qui se fixent très vite quand elles sont publiques. Il ne restera plus que l'attitude intérieure. Comment je vais me placer pour rester vivant dans la situation qui va venir ?

Je me réjouis d'avoir la contrainte du spectacle, de la rencontre du public, des pressions extérieures qui font partie du monde où je vis, pour continuer à chercher. J'ai envie même de ces pressions pour pouvoir continuer à chercher. J'en ai besoin.

N.M. : C'est un aller et retour entre le monde intérieur de la recherche et celui, extérieur, de la confrontation,

Ce qui rend le Labo vivant, c'est l'intérêt des conteurs présents. Ils présentent que le Labo nourrit quelque chose d'essentiel pour eux. Peut-être qu'ils ne comprennent pas complètement mais peu importe. Leur intuition – il se passe là des événements qu'ils ne pourront pas vivre autrement – est sûrement juste. Ils ont pour la plupart, même les très jeunes, compris l'enfermement de la repré-

“ Le métier de conteur est bien souvent une route en solitaire... De plus, c'est une pratique artistique qui se cherche encore... Le Labo m'apporte ce précieux espace de recherche où l'expérience est au cœur du processus. C'est un moment partagé qui me permet d'essayer sans souci de résultat, de prendre conscience "d'où ça coince", d'oser aller dans des zones où je ne serais pas allée seule, et par conséquent de me découvrir et d'apprendre en co-naissance avec les autres... Abbi nous accompagne avec bienveillance, sans jugement, ni " leçon " mais toujours dans un souci de questionnement par rapport aux enjeux de l'acte de raconter. C'est précieux pour moi pour savoir où j'en suis aujourd'hui, pour pouvoir évoluer et grandir à mon rythme et sur la route qui m'est propre en ayant des repères et des compagnons... ”

Delphine Noly

de la représentation. C'est l'esprit du Labo que tu animes. Je reviens à mon expérience grotowskienne. Quand on entrait en travail avec Grotowski, on était, pour des semaines, isolé du monde pour se consacrer à la recherche de soi et d'inconnu. Quand je retournais dans le monde ordinaire, je me sentais séparé, divisé, égaré parfois. Au Labo rien de cela. Les conteurs font des allées et venues entre la pratique de leur métier et des temps de recherche. C'est voulu ?

A.P. : Oui, parce que l'on est parti d'une réalité très pragmatique.

sentation et l'enfermement vers lequel pousse la société. Nous, les anciens, on l'avait connu "ethniquement" parlant. Nous avons été catalogués "ethniques" ou "folkloriques" ou classés par genre d'histoires. On veut toujours nous enfermer. Enfin "on" veut ! Le système global des sociétés de l'humanité va naturellement vers l'enfermement par la classification.

N.M. : Je voudrais te lire une citation de Grotowski puisée dans un livre sur l'activité de son Théâtre Laboratoire* : « Dans cette recherche, le plus important c'est d'avoir

conscience d'être en chemin. Rejet du soi achevé et parfait au nom de l'incertain et du vivant. » J'ai retrouvé au sein du Labo cette recherche de l'incertain et du vivant plutôt que du parfait. Je ne me suis pas senti dans une école ou dans un stage de formation où s'apprend et se développe une façon de faire. Je me suis senti sur la balance de l'incertitude, du doute, du droit de ne pas savoir mais d'être en chemin, je dirais "en curiosité".

A.P. : Si tu as senti cela après à peine un an et demi d'exercice, avec nos moyens actuels, alors quelque chose est en route. Mon rôle, c'est d'avoir confiance en l'incertain. Là où j'en suis aujourd'hui, je peux porter l'incertitude et continuer à assumer tranquillement ce temps de recherche et maintenir ce chemin vivant. Je sens que c'est de ma responsabilité. Je sens également que ce projet a besoin d'une équipe, de gens extérieurs pour alimenter nos pratiques, nous surprendre, nous éviter de nous enfermer dans un processus de répétitions. Je sais que c'est important mais nous n'avons pas encore trouvé la formule. Je sens que mon rôle est de voir, à travers l'incertitude, des ouvertures pour que cette expérience amène les conteurs présents à être des artistes vivants contemporains qui vont questionner les histoires et les formes dans lesquelles ils vont entrer. Et non pas reproduire des schémas traditionnels qui n'existent plus.

N.M. : Ou reproduire du Abbi Patrix, du Pépito Matéo, du Praline Gay-Para. C'est le danger : quand un artiste parvient à un certain savoir-faire, la tentation est grande de vouloir transmettre son savoir-faire comme seule voie d'apprentissage. Dans le Labo, le travail n'est pas du tout orienté dans cette direction mais plutôt vers le questionnement de chaque individu sur lui-même, sur ses propres fonctionnements, ses résistances et ses faiblesses. J'ai vu sur deux jours consécutifs des

“ Abbi nous ramène toujours au travail pur, à nous interroger sur ce que l'on fait. Le Labo est un endroit où l'on ne triche pas. ”
Marien Tillet

“ Globalement je vois une plus grande respiration dans ma façon d'exercer mon métier. Je ressens une plus grande aisance dans mon corps, ma parole et ma présence en représentation. Comme si la pratique d'exercices, de jeux, au sein d'un groupe de conteurs avait permis un lâcher prise et étendu mon domaine d'expression. J'ai surtout la sensation d'affiner ma perception des enjeux de mon métier : j'ose aller plus loin certainement. À travailler au sein d'un groupe de conteurs il y a comme une reconnaissance de ma pratique. Cela me permet d'aller plus vers ce que je ressens et moins vers le désir des autres. Enfin, les échanges avec des artistes plus évolués éclairent indéniablement mes tentatives et m'encouragent à me positionner dans une démarche particulière. ”

Florence Desnouveaux

conteurs raconter au premier matin avec une certaine énergie des extraits d'histoires, travailler, chercher, se confronter à des propositions d'invités venus se joindre à eux, se questionner, se faire questionner, se remettre en question, s'isoler, ciseler leur ouvrage, le décortiquer. Le lendemain, fin de journée, chacun revisite, face aux autres, son extrait sans qu'il y ait de commentaires. D'un coup, on vit l'expérience de constater que le conteur ne pourra jamais plus raconter comme il faisait avant ces deux jours. Quelque chose se met en place dans les individus et va croître, s'épanouir, dans le développement de chacun. À aucun moment je n'ai vu d'imitation, de reproduction. Personne ne cherchait alors à être intéressant. Ça l'était. Comment travailler ensemble en préservant chaque individualité ? Il y a là seize artistes différents en devenir, quelle belle perspective !

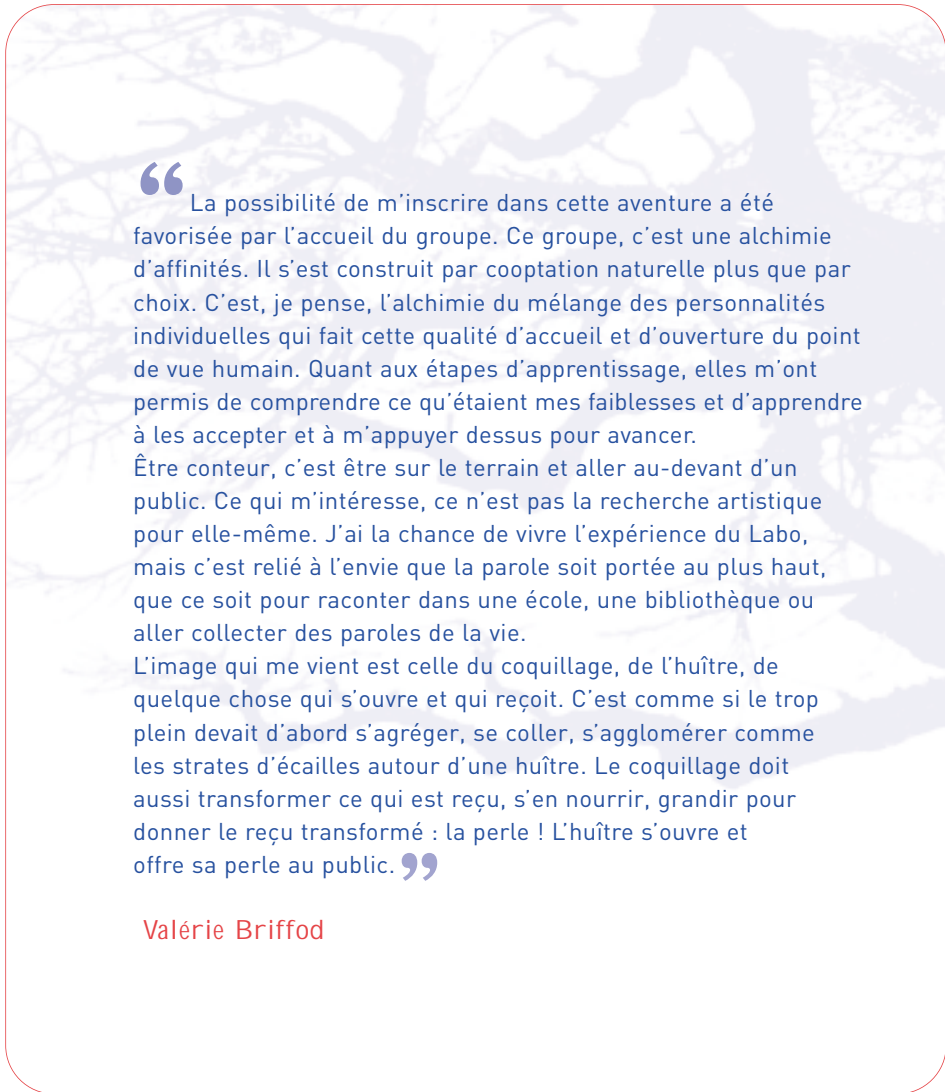
A.P. : On est aidé dès le départ par ce geste que fait le conteur de s'affirmer conteur. Ainsi, il a conscience qu'il s'engage, il ne va pas entrer dans un rôle, une troupe, un scénario, il ne va pas se faire diriger. Il entre dans un processus individuel exigeant. Dans la tradition, les communautés choisissaient leurs conteurs en attendant leur talent, en les soutenant pour porter les histoires de la communauté. Aujourd'hui les conteurs s'engagent dans une solitude relativement impressionnante. Le Labo peut avoir une vraie vertu en les aidant à prendre conscience de l'immensité de leur engagement. Ils en prennent conscience tout en le nourrissant, en évoluant, en développant en eux les outils qui vont leur permettre d'être à la hauteur de ce qu'ils découvrent. Là, le Labo peut vraiment agir sur la qualité.

N.M. : Les conteurs qui participent au Labo ne sont pas payés pour le faire. Il n'y a pas d'idée de profit, par contre, il y a un principe de troc. Qu'en est-il ?

A.P. : Comme souvent, les meilleures idées viennent de la réalité. Je sentais bien que le système de la formation était un système piège : ou celui qui vient payé ou il est payé par un organisme et donc vient avec une volonté de résultat. On est dans l'obligation de le former et cela met une pression qui empêche de chercher. La seule vraie liberté, c'est d'obtenir les moyens d'exister. À tout moment, chacun est libre de quitter le Labo. Aucun contrat ne nous lie les uns aux autres. Aujourd'hui, on se dit : on ne veut pas qu'ils payent, nous ne pouvons pas les payer donc on fait un échange de bons procédés, un échange de services. On va échanger le temps que les conteurs viennent passer au Labo, que nous finançons (nous payons les lieux, le fonctionnement, les interventions), contre du temps (de représentation publique comme pour les *Jardins du merveilleux* en juin, d'animation d'ateliers, d'organisation de la bibliothèque). Ces activités sont nécessaires à la Maison du Conte qui est aussi leur maison. La notion de troc est intéressante : j'échange ce que je sais faire contre un temps d'exploration de ce que je ne sais pas faire. C'est beau, non ?

N.M. : Ce Labo est une expérience que tu as voulue, que tu portes et que tu animes. A-t-elle une fin programmée ? De qui et de quoi as-tu besoin pour continuer ?

A.P. : Nous savons désormais que ça va s'arrêter. La fin de cette première expérience est programmée pour fin 2006. Vient la question de la suite. Peut-on renouveler une telle expérience ? Peut-elle se réalimenter d'elle-même ?



“ La possibilité de m'inscrire dans cette aventure a été favorisée par l'accueil du groupe. Ce groupe, c'est une alchimie d'affinités. Il s'est construit par cooptation naturelle plus que par choix. C'est, je pense, l'alchimie du mélange des personnalités individuelles qui fait cette qualité d'accueil et d'ouverture du point de vue humain. Quant aux étapes d'apprentissage, elles m'ont permis de comprendre ce qu'étaient mes faiblesses et d'apprendre à les accepter et à m'appuyer dessus pour avancer. Être conteur, c'est être sur le terrain et aller au-devant d'un public. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas la recherche artistique pour elle-même. J'ai la chance de vivre l'expérience du Labo, mais c'est relié à l'envie que la parole soit portée au plus haut, que ce soit pour raconter dans une école, une bibliothèque ou aller collecter des paroles de la vie. L'image qui me vient est celle du coquillage, de l'huître, de quelque chose qui s'ouvre et qui reçoit. C'est comme si le trop plein devait d'abord s'agrèger, se coller, s'agglomérer comme les strates d'écailles autour d'une huître. Le coquillage doit aussi transformer ce qui est reçu, s'en nourrir, grandir pour donner le reçu transformé : la perle ! L'huître s'ouvre et offre sa perle au public. ”

Valérie Briffod

Donc commençons par mettre un terme à cette première expérience qui aura duré un peu plus de deux ans. Nous avons tissé des liens très solides.

Ensuite nous prendrons un temps de réflexion avec les laborantins et tous ceux qui ont investi ce Labo comme la chorégraphe Pascale Houbin, le musicien et spécialiste de la voix Haïm Isaacs, les gens du Théâtre du Mouvement, le musicien Jean-François Vrod, toi, les conteurs Pépito Matéo, Praline Gay-Para, Muriel Bloch, brièvement Yannick Jaulin, qui souhaiterait revenir.

Des conteurs envoient leurs candidatures pour participer au Labo, je rencontre des conteurs dans l'exercice de mes activités. Suite à ce travail de bilan et de réflexion, tentons une deuxième expérience qui pourrait se baser sur les acquis de la première et avec la participation concertée de volontaires du premier cycle. Entre les sept très fidèles et les dix autres qui on

participé, il devrait y avoir des volontés de persévérer. Je n'en ai pas encore une vision très claire, mais cela me semble assez juste. Je me base sur la confiance intime que celui qui est intéressé pour venir travailler avec nous a quelque chose à partager et que c'est donc bon pour tout le monde. Le Labo est autant ouvert à de nouveaux laborantins qu'à des artistes qui vont se mettre en question. Je suis devant une forme de circulation naturelle ; c'est en explorant avec d'autres que je vais rester vivant. Je donne parce que je reçois et parce que j'ai reçu, je peux donner.

* *Le Laboratoire de Grotowski*, Tadeuz Burzinski et Sbigniew Osinski, Editions Interpresse, Varsovie. *Vers un théâtre pauvre*, Jerzy Grotowski, Edition de la Cité Lausanne.



Une sociologue au labo

par Anne-Sophie Haeringer

Dans le cadre de sa thèse, la sociologue Anne-Sophie Haeringer a rejoint le Labo le temps d'une séance...



Anne-Sophie Haeringer. Sociologue

C'est en 2000, à l'occasion de son mémoire de maîtrise de sociologie à l'Université de Lyon 2 qu'elle a entrouvert la porte du renouveau du conte. Résolue à travailler sur un "projet d'insertion de femmes immigrées par le conte", elle a découvert que ce projet n'était pas d'abord porté par un centre social qui utiliserait le conte simplement comme un moyen d'insertion, mais par une association, la Forêt des Contes en Vocance, désireuse de promouvoir le conte. Le conte était donc aussi une cause portée par quelque chose qui ressemble à un mouvement, le renouveau du conte. Depuis, sa thèse s'efforce de traquer les conteurs et entend comprendre comment s'y prennent ces experts pour fabriquer plus d'humanité partagée.

Abbi Patrix m'avait prévenue : « J'ai toujours beaucoup d'idées pour supplicier les pauvres conteurs, j'adore ! ». Par ailleurs, certains laborantins me confient que ces sessions du Labo sont de véritables épreuves pour eux. Et effectivement, les expériences du Labo – du moins celles auxquelles j'ai pu participer – consistent en ce que chacun puisse s'éprouver comme conteur, ni plus ni moins.

Mais qu'est-ce qu'une expérience de laboratoire sinon l'inscription d'un être ou d'un phénomène dans un protocole qui en contraint les apparitions pour essayer de le comprendre un peu mieux (souvenez-vous des précipités colorés des éprouvettes de vos cours de chimie !) ? Le Labo porte bien son nom, il est un vrai laboratoire qui vise à faire apparaître le conteur, et de là, le conte.

Pour autant, il ne s'agit pas pour Abbi Patrix et les laborantins de faire une théorie qui mette en formules l'art du conte. Ce serait tomber dans le dogmatisme ou la généralité creuse. Au Labo, la connaissance procède de l'intérieur, par implication (et non par application). Le Labo ne saurait supporter d'observateur extérieur et c'est la raison pour laquelle il m'est demandé de m'engager. C'est emprise que je peux espérer débrouiller certaines prises. En voici quelques-unes...